

LES TRACHINIENNES

Sophocle

Traduction Fred Bibel

DÉJANIRE

C'est un proverbe qui nous vient du fond des âges :
L'on ne peut vraiment savoir, avant sa mort,
Si la vie d'un mortel fut belle ou lamentable.
La mienne, avant même de descendre chez Hadès,
Je sais qu'elle m'a été douloureuse et pénible ;
Je vivais dans la demeure d'Oinée, mon père,
À Pleuron, quand je fus forcée de me marier :
C'était la pire épreuve que pût connaître une femme d'Étolie.
J'avais pour prétendant un fleuve, je vous parle de l'Acheloos ;
Il s'est présenté, pour me demander à mon père,
Sous trois formes différentes :
Celle d'un taureau impressionnant,
Celle d'un serpent aux anneaux luisants,
Celle d'un homme à tête de bœuf, de sa barbe épaisse,
De l'eau dégoulinait comme d'une fontaine.
Voilà le prétendant qui m'était réservé.
J'étais désespérée, je ne cessais, dans mes prières,
De supplier qu'on me laisse mourir avant de me livrer à ce lit.
Il se passa quelque temps. Pour combler mes désirs,
Il est arrivé, le fils fameux de Zeus et d'Alcmène :
Il l'affronte au combat ; il me délivre.
La façon dont il y est parvenu,
Je ne saurais le dire, je l'ignore ; s'il se trouvait quelqu'un
Pour assister sans trembler à ce combat, qu'il le dise.
J'étais paralysée par la peur, je craignais
Que ma beauté ne me valût que des malheurs.
Le Zeus des Tournois a tranché en ma faveur,
Si l'on peut dire : je partage à présent la couche d'Héraclès,
Les raisons de m'inquiéter se succèdent sans cesse.
Je me ronge pour lui : chaque nuit m'apporte ses chagrins,
Avant que la suivante ne m'apporte les siens.
Nous avons eu des enfants, et lui,
À l'instar d'un paysan qui travaille dans un champ loin d'ici,
Il ne les voyait que deux fois, pour les semailles et les moissons.
C'était sa vie : il revenait, il repartait,

Pour accomplir continuellement quelque mission.
Et maintenant qu'il est venu à bout de ses travaux,
Voilà que je me sens plus effrayée que jamais.
Il s'est passé du temps depuis qu'il a tué le célèbre Iphitos,
Nous avons dû partir et nous installer ici à Trachis,
Dans la maison d'un autre, quant à lui, nul ne sait
Où il se trouve, et, cependant, il m'inflige
De cruelles souffrances, je supporte si mal son absence.
J'en suis presque sûre : il lui est arrivé quelque malheur ;
Ça ne fait pas peu de temps, mais dix mois
Qui s'ajoutent à cinq autres qu'il ne donne pas de nouvelles.
Il est arrivé un malheur ; il m'a laissé
Un tel message en s'en allant, je ne cesse de prendre
Les Dieux à témoin, si je pouvais ne pas avoir eu le malheur
De la recevoir.

LA NOURRICE

Déjanire, ma Reine, je t'ai vue souvent
Verser des flots de larme et te plaindre,
Te lamenter chaque fois que partait Héraclès.
S'il est juste que des gens libres
Puissent tirer parti de ce que pensent les esclaves, je dois
Te le dire : tu as des enfants en abondance, pourquoi
N'en envoies-tu pas un à la recherche de ton époux ?
Hyllos en particulier, si vraiment il veut savoir
Ce qu'il advient de son père, si tout va bien ?
Le voilà justement qui arrive en toute hâte.
Si tu crois que mon avis arrive à point,
Le moment est venu de profiter de sa présence et de mes conseils.

DÉJANIRE

Mon enfant, même des gens de basse extrace
Peuvent tenir des discours judicieux. Cette femme
Est une esclave. Elle a prononcé des paroles de femme libre.

HYLLOS

Qu'a-t-elle dit ? Dis-les moi, si cela peut m'être utile.

DÉJANIRE

Cela fait si longtemps que ton père est retenu loin d'ici,
Ce serait honteux de ta part de ne pas chercher à savoir où il est.

HYLLOS

Je le sais, si j'en crois les rumeurs qui courent là-dessus.

DÉJANIRE

Et dans quelle région, d'après ces bruits, se trouve-t-il ?

HYLLOS

Toute l'année dernière, à ce qu'on dit,
Elle a travaillé pour une femme de Lydie.

DÉJANIRE

S'il a dû s'astreindre à ces travaux, l'on pourra tout entendre.

HYLLOS

Mais on l'a laissé partir, d'après ce que j'ai entendu.

DÉJANIRE

Qu'il soit vivant ou mort, d'après les porteurs de nouvelles, l'a-t-on vu quelque part ?

HYLLOS

On parle de l'Eubée, de la ville d'Eurytos .
Il ferait campagne contre lui, ou s'apprêterait à le faire.

DÉJANIRE

Mais sais-tu, mon enfant, qu'il m'a laissé
Des oracles dignes de foi à propos de ce pays ?

HYLLOS

Quels présages ? Je n'en ai pas entendu parler.

DÉJANIRE

Que si le cours de sa vie n'est pas alors tranché,
Quand il aura remporté cette épreuve, toutes les années
Qui lui restent à vivre seront tranquilles.
C'est maintenant que tout se joue, mon enfant.
Ne vas-tu pas partir à sa rescousse ? nous sommes sauvés,
S'il reste en vie, ou perdus avec lui.

HYLLOS

C'est décidé, je pars ; si j'avais connu les détails
De cette prophétie, ça fait longtemps que je serais là-bas.
Mais le sort habituel de ses entreprises ne nous donnait pas
De raisons de trop nous inquiéter, et de trembler pour lui.
J'ai compris maintenant. Je n'épargnerai
Aucun effort pour savoir ce qu'il en est.

DÉJANIRE

Vas-y donc, mon enfant : Même avec du retard,
Une bonne décision, dès qu'on est informé, porte ses fruits.

LE CHOEUR

*La nuit vibrante, en expirant,
Te met au monde ; elle t'endort quand tu jettes encore tes feux ;
Soleil, Ô Soleil, je te le demande :
Viens me dire ... le fils
D'Alcmène, où se trouve
Où se trouve-t-il, Ô toi qui jettes en te consumant tes éclairs étincelants ?*

*Est-il engagé dans un bras de mer ? Se glisse-t-il entre deux continents ?
Dis-le moi, astre à l'œil souverain.*

100

*J'apprends que, dans son coeur, elle se ronge,
Déjanire - on se l'est tellement disputée -
Telle un oiseau malheureux
Sans pouvoir endormir la fièvre
De ses paupières dont les larmes sont épuisées ;
Grosse de l'angoisse que lui inspire son époux sur les routes.
Sur sa couche noyée d'angoisse, sans époux, elle se consume
Devant le sinistre, le triste avenir qu'elle pressent*

*Comme l'on voit, sous le souffle
Du Notos et du Borée les vagues se succéder
Innombrables et sans relâche sur la mer sans fin ;
Le descendant de Cadmos est ballotté, soulevé
par une avalanche d'épreuves, comme sur la mer
De Crète : mais toujours il se trouve un Dieu
Qui le guide et qui l'éloigne des Portes d'Hadès.*

*Tu lui reproches ses écarts.
Voici mon sentiment :
Je te le dis : Ne laisse pas
S'exténuer l'espoir qui reconforte,
Un destin sans douleur,
Jamais il ne l'a accordé
Le Maître qui décide de tout :
Peines et joies mènent leur danse
Autour de nous comme les étoiles de la grande Ourse
tournent sans cesse.*

*Ne restent fixes, pour les mortels,
Ni la nuit tachetée, ni les destins, ni la fortune,
Tout disparaît ; au tour d'un autre
De se trouver comblé et démuné.
Voilà, Reine, ce que je t'invite
À retenir, ne désespère pas. Qui a jamais vu
Zeus oublier à ce point ses enfants ?*

DÉJANIRE

Tu connais ma détresse, c'est sûr, voilà pourquoi
Tu es ici, mais ce que j'éprouve, tu n'en as aucune idée.
La jeunesse se nourrit dans ses propres pâtures,
Elle n'essuie ni la chaleur divine,
Ni la pluie, ni les vents, elle ne connaît aucune fatigue,
Elle ne voit que les plaisirs qu'offre la vie.
Mais un jour, la jeune fille gagne le droit d'être
Appelée une femme, une nuit lui apporte son lot de soucis,
Elle tremble pour son mari, pour ses enfants,
Elle s'aperçoit alors, en songeant à sa propre
Expérience, l'ampleur des maux qui m'accablent.
J'ai beaucoup souffert, versé bien des larmes ;
Je vais te confier quelque chose de pire que tout ce que j'ai connu.
La dernière fois qu'il a pris la route, qu'il a quitté
Cette maison, mon Seigneur Héraclès,
Il a laissé une tablette avec une vieille inscription :
Des indications qu'il n'avait pas eu le cœur
De nous donner quand il partait pour d'autres combats ;
Il n'était pas inquiet en s'en allant il ne pensait pas mourir.
Cette fois-ci, comme s'il n'était plus, il m'a dit
Ce qui devait me revenir de notre union, il m'a dit
La part que nos enfants recevraient de la terre de leur père.
Il a fixé une date : quand il aurait quitté
Ce pays depuis une année et trois mois,
Il serait mort sans doute au bout de ce délai,
Ou mènerait alors une vie sans chagrins.
C'est ce qu'il a dit, c'est le sort qui lui est réservé,
C'est là que prennent fin les travaux des Héraclides ;
Le vieux chêne l'a annoncé il a parlé
À Dodone, par la voix de ses prêtresses.
Voici le moment où s'accomplit l'infailible arrêt,
C'est maintenant que tout doit se décider.
Voilà pourquoi, plongée dans un doux sommeil,
J'ai sauté de mon lit, j'avais peur, mes amies, j'étais épouvantée,
Me faudra-t-il être à jamais privée du meilleur des hommes !

150

LE CHŒUR

N'en dis pas plus ! Je vois arriver un homme
Avec une couronne, ce qu'il dira doit nous réjouir.

LE MESSAGER

Déjanire, ma Reine, je serai le premier
À dissiper tes craintes ; le rejeton d'Alcmène
Est vivant, sache-le, et qu'il l'a emporté, et qu'il ramène
Les prémices de son combat pour les dieux de ce pays.

DÉJANIRE

Que me dis-tu là, vénérable vieillard ?

LE MESSAGER

Cela ne saurait tarder, ton époux tant aimé va se présenter
Dans ta demeure, il va apparaître dans tout l'éclat de ta victoire.

DÉJANIRE

Comment le sais-tu ? Qui te l'a dit ? Quelqu'un d'ici ? Un étranger ?

LE MESSAGER

Son serviteur le clame dans les pâturages où paissent les bœufs,
C'est Lichas, son héraut qui le crie. Dès que je l'ai entendu,
J'ai bondi, je voulais être le premier à te l'annoncer,
J'espérais en tirer quelque profit, et gagner ton appui.

DÉJANIRE

Pourquoi n'est-il pas là, si tout va bien ?

LE MESSAGER

Ce n'est pas facile, femme, on ne le laisse pas passer.
Tout le peuple de Mélos se presse autour de lui.
On lui pose des questions, il n'arrive pas à avancer.
Chacun brûle de tout savoir, il ne peut se dégager
Tant qu'il n'aura pas satisfait la curiosité de tous.
Il n'y est pour rien, c'est pour leur faire plaisir
Qu'il reste parmi eux ; tu vas le voir en personne, il va apparaître.

200

DÉJANIRE

Ô Zeus, maître des prairies vierges de l'Æta,
Tu nous a donné la joie que nous avons si longtemps attendue !
Élevez la voix, femmes, à l'intérieur de notre demeure,
Ainsi qu'à l'extérieur de ce palais, je n'espérais plus voir
La clarté qui se lève à cette nouvelle, et nous la savourons.

LE CHŒUR

*Elle se remplira de cris de joie, cette demeure,
Elle retentira par tous les foyers
Dans l'attente d'un époux, cette maison ; que les chœurs des hommes
Se fassent entendre, qui célèbrent Apollon
Et son carquois ; que s'élève
Votre péan, qu'il s'élève, jeunes filles,*

*Chantez sa sœur,
Artémis D'Ortygie, qui chasse les biches, qui porte une torche à chaque main ;
Et les Nymphes qui l'entourent.*

*Je suis enlevée et ne résiste pas,
Au son de la flûte, Ô maîtresse de mon âme,
Vois, il me transporte,
Évohé, évohé,
Le lierre, il m'invite
Aux danses de Bacchus.*

*Io, Io, Péan ! regarde, chère amie,
La fête étincelante
Qui se déploie sous tes yeux.*

DÉJANIRE

Je la vois, mes amies, mes yeux n'en perdent
Rien, Ils ne peuvent que savourer le spectacle de ce cortège ;
J'invite le héraut à se réjouir, je l'ai si longtemps
Attendu, puisqu'il nous donne une raison d'être heureux.

LICHAS

Je suis heureux d'être là, tes paroles me comblent,
Femme, ils répondent à ses succès : l'homme qui a accompli
Un tel exploit, ne peut, après cela, qu'être porté aux nues.

DÉJANIRE

Ô le mieux venu des hommes. Apprends-moi pour commencer
Ce que je brûle de savoir, si Héraclès est bien là, si j'aurai le bonheur de l'accueillir.

LICHAS

Quand je l'ai quitté, moi, il était bien vivant,
Dans toute sa force, respirant la santé, il ne souffrait d'aucune maladie.

DÉJANIRE

Où était-ce ? Dans notre patrie ? À l'étranger ? Dis-le-moi.

LICHAS

Il est un promontoire en Eubée, il y installe
Ses autels, il veut offrir des fruits au Zeus de Cénée.

DÉJANIRE

À la suite d'un vœu, ou pour obéir à un oracle ?

LICHAS

Pour un vœu, c'était quand, pour s'en emparer,
Il ravageait de sa lance la terre de ces femmes qui sont là, sous tes yeux.

DÉJANIRE

D'où viennent-elles, par le Dieux, qui sont-elles ?
Quelle pitié ! À moins que je ne sois trop sensible à leur malheur.

LICHAS

Il s'en est lui-même emparé après avoir détruit la ville d'Eurytos,
C'était la part qu'il s'était réservée pour lui-même et les Dieux.

DÉJANIRE

Est-ce devant cette ville qu'il est resté plus de temps
Que prévu, qu'il a perdu tant de jours ?

LICHAS

Non ; le plus clair de son temps, il a dû le passer
En Lydie, il le dit lui-même, pas en tant qu'homme libre,
On l'avait vendu comme esclave, il ne faut pas te froisser
De ce mot, femme, c'est Zeus qui l'exigeait.
Il a donc été vendu à Omphale, la barbare,
Il y est resté toute une année, c'est lui qui le dit,
Il a été si furieux de subir un tel outrage
Qu'il s'est engagé par un serment solennel,
De réduire en esclavage l'homme à qui il devait
Cette humiliation, ainsi que sa femme et son enfant.
Ce n'étaient pas des paroles en l'air ; une fois purifié,
Il lève une armée, la conduit aux portes de la ville
D'Eurytos ; c'était lui le responsable,
On ne pouvait reprocher à personne d'autre cette infortune.
Il l'avait accueilli dans son foyer
Comme un vieil hôte ; il s'en est pris à lui,
Il l'a exaspéré, il voulait le pousser à bout.
Il lui disait que ses traits étaient infailibles,
Mais qu'il ne valait pas ses fils un arc à la main.
Il lui déclare qu'il n'est que l'esclave d'un homme libre
Qui le maltraite. Et, un jour qu'il était ivre au milieu d'un repas,
Il l'a jeté dehors. Ça l'a mis dans un tel état que,
Lorsque après cela Iphitos est apparu sur les pentes
De Tirynthe pour récupérer ses chevaux qui y passaient,
Alors qu'il ne regardait pas de son côté, l'esprit ailleurs,
Il l'a précipité du haut d'une tour.
Cette action a mis hors de lui notre maître,
Zeus qui règne sur l'Olympe, notre père à tous ;
Il l'a exilé, vendu, c'est qu'il n'a pas admis
Qu'il ait une seule fois, lui, tué un homme en le prenant
En traître ; même s'il ne faisait visiblement que se défendre.
Zeus lui eût pardonné, il était dans son droit ;

Les dieux eux-mêmes n'admettent pas les excès.
Quant à ceux qui se sont répandus en propos outrageants,
Ils se retrouvent tous chez Hadès ;
Leur ville est asservie ; ces femmes que tu vois,
Elles étaient heureuses, elles sont à présent condamnées à une vie lamentable.
Les voici qui s'approchent de toi ; c'est ce qu'a voulu
Ton époux ; et moi j'obéis strictement à ses ordres.
Quant à lui, une fois accomplis les pieux sacrifices
À Zeus son père qui lui a permis cette conquête,
Sois-en assurée, il sera bientôt là ; de ce long discours
Dont j'ai pesé tous les mots, c'est ce que tu auras le plus de plaisir à entendre.

LE CORYPHÉE

Reine, il y a là, pour sûr, de quoi te combler.
Tu peux le constater et cela t'a été confirmé de vive voix.

DÉJANIRE

Comment ne pas me réjouir, les entreprises de mon époux,
J'entends qu'elles ont été couronnées de succès. J'ai de bonnes raisons.
Il ne peut en être autrement, c'est naturel.
Mais, à bien y regarder, il a là de quoi
Être effrayée : un homme heureux peut connaître un revers.
Je me sens, pour moi, pénétrée d'une étrange pitié, mes amies,
Quand je vois ces infortunées sur un sol étranger,
Sans foyer, sans parents, prisonnières.
Elles étaient sans doute nées d'hommes
Libres, à présent elles mènent la vie des esclaves.
Ô Zeus des revirements de fortune, puissé-je ne jamais
Te voir de la sorte accabler mes enfants !
Et, si tu le fais, que ce ne soit pas de mon vivant.
C'est cela qui m'effraie, quand je les vois.
Qui es-tu, malheureuse, dans ce groupe de jeunes filles ?
N'as-tu pas connu d'homme ? As-tu eu des enfants ? Visiblement,
Tu n'as rien connu de tout cela, ton origine est noble.
Lichas ? Quelle est donc la naissance de cette étrangère ?
Qui l'a mise au monde ? Qui l'a engendrée ?
Dis-le moi ; c'est elle qui m'inspire le plus de pitié,
Quand je la vois. D'autant plus qu'elle est la seule à savoir prendre sur elle.

LICHAS

Qu'est-ce que j'en sais ? Pourquoi me le demandes-tu ?
Ce n'était sans doute pas la moins bien née là-bas.

DÉJANIRE

Est-elle de famille royale ? Eurytos a-t-il eu des enfants ?

LICHAS

Je l'ignore. Je n'ai pas vraiment cherché à le savoir.

DÉJANIRE

N'as-tu même pas appris son nom de l'une de ses compagnes ?

LICHAS

Pas le moins du monde ; j'ai accompli ma tâche sans rien dire.

DÉJANIRE

Parle-nous, ma pauvre fille, mais de toi-même. Puisque
C'est aussi un grand malheur qu'on ne sache pas qui tu es.

LICHAS

Elle ne le fera pas, elle ne changera pas maintenant d'avis,
Elle n'ouvrira pas la bouche, elle n'a strictement
Rien dit, aucune explication, pas un mot.
Elle ressent durement le poids de son malheur,
Et verse des flots de larmes, depuis qu'elle a laissé
Sa patrie ouverte à tous les vents. Son sort est
Bien cruel, mais on peut l'excuser.

DÉJANIRE

Cessons donc de l'importuner. Que son arrivée sous ce toit
Soit aussi douce que possible, et qu'en plus de ses malheurs
Présents, elle n'ait pas à souffrir encore d'autres chagrins de mon fait.
Elle en a suffisamment. Rentrons maintenant
Toutes ensemble ; et nous pouvons dès lors, toi, partir
Où tu voudras, et moi donner mes instructions dans le palais.

LE MESSAGER

Arrête-toi un moment près de moi. Tu dois entendre
À l'abri de leurs oreilles, qui tu reçois chez toi,
Personne ne te l'a dit, tu dois apprendre ce qu'il te faut savoir.
Je suis au courant de ce qui se passe, je connais tous les détails.

DÉJANIRE

Qu'est ce qui se passe ? Pourquoi me retiens-tu ?

LE MESSAGER

Ne bouge pas, écoute ; tu n'a pas écouté
Mon discours pour rien, et ce sera encore le cas, je pense.

DÉJANIRE

Faut-il les rappeler ou est-ce que c'est
À moi et à ces jeunes filles que tu veux parler ?

LE MESSAGER

À elles comme à toi, rien ne s'y oppose, mais celles-là, tiens les à l'écart.

DÉJANIRE

Elles ne sont plus là. Explique-toi.

LE MESSAGER

L'homme qui vient de te parler ne dit rien
Qui soit exact et juste ; ou c'est à présent qu'il ment
Ou c'est avant qu'il a raconté n'importe quoi.

DÉJANIRE

Que veux-tu dire ? explique-moi clairement ce que tu as dans la tête.
Ce que tu m'as dit ; je n'arrive pas à le comprendre.

350

LE MESSAGER

Cet homme, je l'ai entendu dire,
Devant de nombreux témoins, que c'est pour cette fille
Qu'il a abattu Eurytos ainsi que
Les hauts remparts d'Æchalie ; c'est Éros
Le seul Dieu qui l'ait poussé à partir en campagne,
Et non ce qu'il a vécu en Lydie, ni la douleur
De servir Omphale, ni la mort d'Iphitos, précipité dans le vide ;
Il a omis ce détail, il raconte tout le contraire.
C'est parce qu'il n'a pas réussi à convaincre son père
De lui donner sa fille, pour qu'il puisse secrètement en disposer,
Qu'il a saisi le plus petit prétexte
Pour envahir sa patrie, dont
Il occupait, comme il l'a dit, le trône ;
Il tue le roi, son père, et ravage
Sa cité. Et elle, comme tu vois, en rentrant chez lui,
Il te l'envoie avec ces filles, et pas sans arrière-pensée, femme,
Non pas comme une esclave : n'y compte pas ,
Ce n'est pas vraisemblable, puisqu'il brûle pour elle.
Il m'a donc semblé de mon devoir, de te rapporter, Reine,
Exactement ce que j'ai pu apprendre grâce à lui.
Cela, bien des gens ont pu au beau milieu
D'une place de Trachis l'entendre comme moi.
On peut les confronter à lui, si ce que je te dis ne te plaît pas,
Cela me plaît aussi peu, mais je m'en suis tenu à la stricte vérité.

DÉJANIRE

Pauvre de moi, Qu'est-ce qui m'arrive encore ?
J'accueille sous mon toit une calamité
Qui se dissimule, c'est bien ma chance ; N'a-t-elle
Pas de nom, comme l'a assuré l'homme qui l'a conduite ici.

LE MESSAGER

Son nom est à la hauteur de son étincelante beauté,
Elle est la fille d'Eurytos, une illustre famille,
Elle s'appelait Iole, il n'a rien dit
De son origine, à croire qu'il n'a rien demandé.

LE CHŒUR

Si tous les méchants pouvaient mourir, ainsi que
Tout homme qui se compote d'une façon indigne de lui.

DÉJANIRE

Que faire, femmes ? Ce que je viens
D'entendre ici m'accable de chagrin.

LE CHŒUR

Va interroger cet homme ; il te dira vraiment
Ce qu'il en est ; si tu veux bien le forcer à parler.

DÉJANIRE

Je vais y aller ; ce que tu dis ne manque pas d'à propos.

LE MESSAGER

Que dois-je faire ? Rester ou quoi ?

DÉJANIRE

Reste ; le voici : je n'ai pas eu besoin de le faire appeler,
Il vient nous trouver de lui-même en sortant du palais.

LICHAS

Que dois-je dire à Héraclès, femme, quand je l'aurai trouvé ?
Fais-le moi savoir : comme tu le vois, je suis sur le départ.

DÉJANIRE

Tu es si pressé de partir après t'être fait attendre,
Sans nous laisser le loisir d'apprendre les détails.

LICHAS

Si tu as des questions à me poser, je suis à ta disposition.

DÉJANIRE

T'engages-tu à me dire exactement la vérité ?

LICHAS

J'en prends le grand Zeus à témoin, je te dirai ce que je sais.

DÉJANIRE

Qui est cette femme que tu amènes avec toi ?

400

LICHAS

Une fille de l'Eubée ; je ne puis te dire ses parents.

LE MESSAGER

Regarde-moi bien. À qui crois-tu parler ?

LICHAS

En voilà une question ! Pourquoi me la poses-tu ?

LE MESSAGER

Essaie donc de répondre, si tu es en état de le faire, aux questions que je te poserai.

LICHAS

C'est à Déjanire, notre Reine, que je m'adresse, à la fille
D'Œnée, la femme d'Héraclès, si je ne
M'abuse, elle est aussi ma maîtresse.

LE MESSENGER

C'est ce que je voulais entendre ; tu dis
Qu'elle est aussi ta maîtresse ?

LICHAS

C'est ce qu'elle est.

LE MESSENGER

Hé bien : quel châtiment faudra-t-il, selon toi, t'infliger,
Si l'on te convainc de ne pas t'être montré fidèle envers elle ?

LICHAS

Comment ça, pas fidèle ? Quel tour veux-tu me jouer ?

LE MESSENGER

Aucun tour ; c'est plutôt toi qui nous en joue un.

LICHAS

Je m'en vais ; j'ai été fou de t'écouter.

LE MESSENGER

Pas avant d'avoir répondu à une simple question.

LICHAS

Parle si tu y tiens. Tu as la langue bien pendue.

LE MESSENGER

La prisonnière que tu as amenée chez nous,
Tu dois la connaître ?

LICHAS

En effet, pourquoi me le demandes-tu ?

LE MESSENGER

En parlant de cette inconnue qui est là, sous tes yeux,
N'as-tu pas dit que tu ramenaies Iole, la fille d'Eurytos ?

LICHAS

Devant qui ? Qui viendra soutenir, d'où que ce soit,
Me l'avoir entendu dire en sa présence ?

LE MESSENGER

Une foule de citoyens : ils étaient fort nombreux,
ceux qui te l'ont entendu dire, en pleine place de Trachis.

LICHAS

C'est vrai.

Je disais l'avoir entendu ; mais il existe une différence
Entre parler d'une hypothèse et rapporter un fait précis.

LE MESSENGER

Une hypothèse, vraiment ? N'avais-tu pas affirmé sous serment

Que tu la ramenaï pour qu'elle devînt l'épouse d'Héraclès ?

LICHAS

Ai-je dit l'épouse, moi ? Par les Dieux, ô ma Reine
Que je chéris, dis-moi qui est cet étranger.

LE MESSAGER

Quelqu'un qui était là pour t'entendre dire que c'est pour assouvir ses désirs
Que toute une Cité a été asservie, et que ce n'est pas la Lydienne
Qui a causé sa ruine, mais ce brusque amour qu'il a conçu pour elle.

LICHAS

Qu'il s'en aille, maîtresse, cet individu.
Un homme sain d'esprit n'a pas à partager les divagations d'un malade.

DÉJANIRE

Par Zeus qui, dans les vallons de l'Æta,
Fait retentir son tonnerre, ne me cache pas la vérité.
Tu n'auras pas affaire à une femme qui s'emporte,
Ou qui ignore que les hommes
Ne s'arrêtent pas toujours aux mêmes objets.
Celui qui veut lutter contre l'amour, comme un boxeur,
Avec ses seuls bras, se fait des illusions :
Il dicte sa loi aux Dieux, à sa guise,
Ainsi qu'à moi, pourquoi ne le ferait-il pas à mes semblables ?
Si j'éclate en reproches contre mon mari qui souffre
De cette maladie, je perds tout à fait la tête,
Ou si je m'en prends à cette femme, qui n'est responsable
D'aucune de mes humiliations, ni d'aucun de mes malheurs.
L'on n'en est pas là. Si tu suis ses instructions quand tu mens,
Vous avez eu tort, lui de les donner, toi de les suivre.
Si tu as pris cette initiative de toi-même,
Malgré tes bonnes intentions, on te prendra pour une fripouille.
Dis-moi donc toute la vérité ; l'homme libre qu'on traite
De menteur, en restera à jamais flétri.
Tu crois pouvoir me tromper ; tu n'y arriveras pas.
Tu as parlé à une foule de gens qui me rapporteront tes paroles.
Tu as peut-être peur, mais tes craintes ne sont pas raisonnables,
C'est d'être tenue dans l'ignorance, qui me blesserait.
Qu'y a-t-il de terrible à connaître la vérité ? Ne s'est-il pas,
Lui tout seul, Héraclès, uni à bien d'autres femmes ?
Laquelle a jamais eu à se plaindre de quelque outrage
De ma part ? et celle-ci n'en essuiera aucun, fût-elle fondue
D'amour pour lui, puisque, dès que je l'ai vue,
J'ai éprouvé tant de pitié.
Sa beauté a complètement ruiné sa vie,

Et c'est malgré elle que la malheureuse a ravagé sa patrie,
Et l'a réduite en esclavage. Peu importent les vents
Qui nous poussent ; je te le dis à toi, tu peux mal te conduire
Avec un autre, mais ne me mens jamais, à moi.

LE CORYPHÉE

Suis ses conseils qui sont bons, tu n'encourras pas plus tard
Les reproches de cette femme, et tu y gagneras mon estime.

LICHAS

Je vais donc, chère maîtresse, puisque je me rends compte
Qu'étant mortelle, tu raisones comme une mortelle, sans refuser de comprendre.
Je te dirai toute la vérité, je ne te cacherai rien.

Tout s'est passé comme il le dit.

Héraclès a été saisi d'un tel désir pour elle

Qu'elle a connu tant de ravages,

Qu'elle a été anéantie, l'Œchalie de son père, sous ses coups.

Et, il faut le dire à sa décharge,

Il ne m'a pas dit de le cacher, il ne l'a pas non plus nié.

C'est moi, maîtresse, qui, craignant de

Blesser ton cœur par ces paroles,

Ai mal agi, si ce sont là pour toi de mauvaises actions.

Maintenant que tu connais tout,

Dans ton intérêt, et dans son intérêt à elle,

Résigne-toi à la présence de cette femme, et restes-en

Aux discours que tu as tenus sur elle.

Il l'emporte ailleurs à la seule force de son bras

Mais il ne peut rien contre l'amour qu'il ressent pour elle.

DÉJANIRE

Soit. Nous avons assez de bon sens pour nous y faire,

Nous n'allons pas nous attirer encore un malheur,

En nous lançant dans un combat inégal avec les Dieux ; rentrons

Dans ce palais, tu y recevras mes instructions,

Auxquelles tu te tiendras, il ne serait pas juste que tu repartes,

Les mains vides, après m'avoir ramené toute cette suite.

LE CHŒUR

Elle est immense, la puissance qui assure à Cypris ses victoires

Ce qu'ont connu les Dieux,

Je n'en parlerai pas, je ne dirai pas comment elle a mystifié le fils de Chronos,

Ou Hadès, le Seigneur de la Nuit

501

Ou Poséidon qui fait trembler la terre.

Mais pour partager la couche de cette femme

*Combien de champions se sont-ils affrontés ?
Combien se sont-ils exposés aux coups, se sont-ils couverts de poussière,
Combien de champions sont-ils venus pour remporter ce prix ?*

*L'un d'eux, c'était un fleuve dans toute sa force, de grandes cornes, quatre pattes,
L'aspect d'un taureau, l'Achéloos d'Ænialès, l'autre est venu de Thèbes,
La cité de Bacchus, il brandissait un arc
Prêt à se tendre, des javelines, une massue,
Il est fils de Zeus. Le même désir
Les met alors aux prises, de partager sa couche ;
Seule, entre eux deux, Cypris qui préside aux mariages
Observe le combat, une baguette à la main.*

*À grand fracas s'entrechoquent, les bras, les arcs
Les cornes de taureau;
Ils s'enlacent dans cette lutte,
Leurs fronts se heurtent prêts à porter un coup mortel,
Ils gémissent tous deux.
La douce et belle jeune fille,
Perchée sur un tertre d'où la vue s'étend au loin,
Était assise, attendant de savoir lequel serait son époux.
J'en parle comme s'il ne s'agissait pas de moi :
Le regard de la jeune fille que l'on se dispute
Et qui attend inspire la pitié.
La voici tout à coup séparée de sa mère
Comme une génisse séparée de son troupeau.*

DÉJANIRE

*Profitant, mes amies, de ce que cet homme, à l'intérieur
Donne des instructions aux jeunes captives, juste avant de partir,
Je suis venue vous expliquer, à son insu, dehors,
Ce que j'ai imaginé, et l'ouvrage que j'ai fait de mes mains,
Et vous faire partager le chagrin dont je suis accablée.
Ce n'est plus, je pense, une jeune fille, mais une femme passée sous le joug,
Que je viens de recevoir, comme le marin sa cargaison,
C'est une marchandise qui viendra à bout de mon cœur ;
Nous voici deux à présent sous une seule
Couverture à attendre son étreinte : voilà ce qu'Héraclès,
Dont nous louions la loyauté et la bonté,
M'a envoyé pour avoir si longtemps veillé sur son foyer.
Mais je me sens incapable de m'emporter
Contre lui, c'est si souvent qu'il souffre de ce mal ;*

Mais quelle femme accepterait de vivre sous le même toit
 Que cette fille, de partager son mari avec elle ?
 Je vois une jeunesse qui s'annonce éclatante,
 Tandis qu'une autre arrive à son terme ; l'œil s'attache
 À la fleur qui s'épanouit, il se détourne des autres ;
 Voilà pourquoi je crains qu'Héraclès ne soit, que par le nom,
 Mon époux, et qu'il ne soit en réalité celui d'une femme plus jeune.
 Mais, comme je l'ai dit, il n'est pas beau pour une femme
 Qui sait se tenir, d'étaler sa colère ; Le moyen que j'ai, femmes,
 Pour m'en libérer, et m'en soulager, je vais vous l'expliquer.
 Je gardais un cadeau que m'a fait jadis
 Un animal fabuleux, caché dans un chaudron de bronze ;
 Toute jeune, je l'ai recueilli sur la poitrine velue
 De Nessos, qui se mourait, frappé à mort.
 Il faisait traverser les eaux profondes de l'Événos, à des mortels,
 Il les portait, moyennant salaire, dans ses bras,
 Sans avoir besoin de rames, ni de voiles.
 Pour la première fois, sur l'ordre de mon père,
 Depuis mon mariage, j'accompagnais Héraclès ;
 Il me portait donc sur ses épaules, quand, au milieu du fleuve,
 Il me touche, sur un coup de folie ; et moi, j'ai crié ;
 Aussitôt, le fils de Zeus s'est retourné, pour lui décocher
 De ses mains une flèche empennée, qui a traversé sa poitrine,
 En sifflant, jusqu'à ses poumons : En expirant, la bête
 M'a juste dit : " Enfant du vieil Oenée,
 Voici ce que te rapportera, si tu suis mes instructions,
 Cette traversée, puisque tu es la dernière que j'ai fait passer.
 Essuie le sang pas encore coagulé autour de ma blessure,
 Imprégné du noir poison de l'Hydre de Lerne,
 Ce sera un charme capable de retenir le cœur
 D'Héraclès ; jetterait-il les yeux sur n'importe quelle
 Autre femme, il ne la chérira plus que toi."
 J'ai retenu ce discours, mes amies, il est chez moi
 Depuis sa mort, soigneusement conservé ;
 J'en ai enduit cette tunique, suivant les instructions qu'il m'a données
 Avant son dernier souffle ; ça, c'est fait.
 Pourvu que je reste incapable de prendre de coupables initiatives,
 Je ne veux pas en entendre parler, celles qui le font m'inspirer de l'horreur.
 Mais s'il y a une façon, grâce à des philtres, d'être plus forte
 Que cette gamine, en usant d'un philtre qui agisse sur Héraclès,
 J'en ai à présent les moyens ; à moins qu'à ton avis,
 Ce soit là une mauvaise action ; dans ce cas, j'y renonce.

LE CHŒUR

Si l'on peut se fier au procédé que tu as mis au point,
Tu n'as pas pris, à mon avis, une mauvaise décision.

DÉJANIRE

J'y fais confiance dans la mesure, où j'ai des raisons
De le faire ; mais ne l'ai jamais vérifié moi-même.

LE CHŒUR

Tu ne peux le savoir qu'en le faisant, même si tu crois
En être sûre, tu ne le sauras pas si tu n'en fais pas l'essai.

DÉJANIRE

Ça, nous allons tout de suite nous en rendre compte ; Je vois
Notre homme à la porte ; il est sur le départ.
Une seule chose, ne laissez rien paraître ; Loin des regards,
Même si l'on agit d'un façon infâme, l'on ne tombe pas dans l'infamie

LICHAS

Quelles sont tes instructions, fille d'Enée ? Dis-le moi,
Nous n'avons que trop tardé jusqu'ici.

DÉJANIRE

Mais j'y réfléchissais, justement, Lichas,
Pendant que tu t'entretenais avec ces étrangères.
Emporte donc cette tunique, un travail magnifique,
C'est un cadeau pour mon époux, je l'ai tissée de mes mains.
Précise-lui, en le lui disant, qu'aucun mortel
Ne doit l'enfiler avant lui, qu'elle ne doit être
Vue, ni de la lumière du soleil,
Ni de la clarté d'aucun foyer sacré ni familial,
Avant que lui-même l'ait, debout, devant tout le monde,
Montrée aux Dieux le jour où il égorgera un taureau.
C'est le vœu que j'ai fait : si, un jour, dans ce palais,
Je le revoyais sain et sauf, ou si je l'entendais d'un témoin sûr,
Je devais le vêtir de cette tunique, et présenter aux Dieux
Ce nouveau sacrificateur dans cette nouvelle tenue.
Et tu emporteras avec toi, un signe qui le convaincra,
Il reconnaîtra ce signe sur cet anneau, il comprendra.
Va, et ne manque pas tout d'abord de respecter cette règle :
Un messenger ne doit pas vouloir en faire plus qu'on ne lui demande.
Et puis, sa reconnaissance s'ajoutant
À la mienne, tu en tireras un double profit.

LICHAS

Si, dans le métier d'Hermès, j'accomplis scrupuleusement
Ma tâche, je ne vais pas te faire défaut, à toi.
Je lui apporterai ce coffre tel qu'il est, et je lui répéterai
Exactement le message qui l'accompagne.

DÉJANIRE

Ne tarde donc pas, va ; tu as constaté
La façon dont ce palais est tenu.

LICHAS

Je m'en rends compte, et je lui dirai qu'il n'y manque rien.

DÉJANIRE

Et tu sais, pour l'avoir vu de tes propres yeux, comment
J'ai accueilli cette étrangère, à quel point je me suis montrée amicale.

LICHAS

J'en ressens dans mon cœur une joie sans exemple.

DÉJANIRE

Qu'as-tu d'autre à me dire ? Je crains
Que tu parles trop vite de ma propre impatience
Sans t'assurer qu'on la partage ailleurs.

LE CHŒUR :

*Ô vous qui hantez ces mouillages, et les rochers
des Sources Chaudes, et les pentes
De l'Æta, et les rivages s'étendant
Autour de la mer de Mélide,
La côte escarpée de la Fille à l'Arc d' Or,
Où se réunissent les assemblées
Des Grecs, Les assemblées des Portes,*

*Ça ne va pas tarder, la mélodieuse
Flûte ne vous infligera plus
Ses chants hostiles,
Elle vous jouera les divines harmonies qu'exécutent les lyres,
Car le Fils de Zeus, le fils d'Alcmène,
Regagne sa demeure, il y rapporte
Un butin qu'il a gagné de haute lutte.*

*C'était pour nous un exilé, loin de sa patrie, cela fait
Douze moins pleins que nous l'attendions,
Il parcourait les mers, nous n'avions aucune*

*Nouvelle, et son épouse chérie
Se morfondait, la malheureuse, en son cœur,
Elle ne cessait de se ronger, baignée de larmes.
Arès, à présent, dans sa fureur, a mis un terme
À ses journées toutes en chagrins.*

*Qu'il arrive enfin, qu'il arrive ; qu'il ne s'arrête pas
Le navire qui nous l'amène à pleines rames,
Avant d'avoir gagné notre Cité.
Qu'en quittant l'autel
De cette île où il accomplit, nous dit-on, son sacrifice,
Qu'il nous arrive frémissant de désir,
Tout humide du baume souverain de la séduction
Après avoir suivi les instructions de la Bête.*

DÉJANIRE

Je suis saisie, femmes, de la crainte d'être allée
Trop loin, en faisant ce que je viens de faire.

LE CORYPHÉE

Comment cela, Déjanire, ô fille d'Enée ?

DÉJANIRE

Je ne sais pas, je crains de vite m'apercevoir
Que j'ai provoqué une catastrophe en concevant un bel espoir.

LE CORYPHÉE

Il ne s'agit pas au moins de tes cadeaux à Héraclès ?

DÉJANIRE

Si, c'est au point que je ne conseillerai plus jamais à personne
D'entreprendre quoi que ce soit, sans être sûr de l'issue.

LE CORYPHÉE

Donne-nous, si ça t'est possible, la raison de tes craintes.

DÉJANIRE

Ce qui c'est produit, si je vous l'expliquais,
Vous semblerait, femmes, un prodige inquiétant.
Le flocon de laine que je viens de passer
Sur la tunique immaculée qu'il devait revêtir,
A disparu ; personne, dans le palais, ne l'a
Mis au feu, il se dévore lui-même, il se consume,
Et se dissout à la surface des dalles. Pour bien te faire comprendre
Comment c'est arrivé, je vais te donner tous les détails.
Les conseils que le Centaure, touché au flanc, m'a donnés
Alors qu'il se débattait, sous l'effet de la flèche empoisonnée,
Je n'en ai oublié aucun, ils sont restées gravés

Comme une inscription ineffaçable sur une tablette de bronze.
Voici ses instructions, que j'ai suivies à la lettre :
Tenir ce baume loin de toute flamme,
De toute source de chaleur, bien enfermé,
Jusqu'au moment d'en faire une teinture.
C'est ce que j'ai fait ; tout à l'heure, le moment venu,
Je l'ai passée, chez moi, dans ce palais, sans être vue,
Avec une touffe de laine, prise à l'une de nos brebis.
J'ai plié mon présent, je l'ai serré, à l'abri du soleil,
Dans un coffre hermétique, comme vous l'avez vu.
Après vous avoir quittées, je rentre, et là, je suis témoin d'un phénomène
Indescriptible, incompréhensible pour n'importe quel homme,
Je jette, par hasard le flocon de laine dont je m'étais servi
Pour teindre le tissu, en plein dans les flammes,
Ce n'était qu'un rayon de soleil ; à la chaleur,
Il fond, il s'évanouit, il se consume sur le sol,
L'on dirait vraiment de la sciure
Qui tombe de la scie quand on coupe du bois.
Ce n'est plus que de la poudre par terre ; et à l'endroit
Où il se trouvait, une écume bouillonne qui se coagule
Comme si l'on avait répandu sur le sol la boisson épaisse
Que donne le fruit glauque des vignes de Bacchus.
Si bien que je ne sais plus où j'en suis, pauvre de moi,
Et que je vois que j'ai accompli un acte terrible.
Qu'ai-je fait pour que la bête en mourant
Me rende un service à moi, la cause de sa mort ?
C'est absurde ; elle travaillait à la perte de son bourreau
En m'alléchant avec ses conseils ; j'y pense trop tard,
Cela ne sert plus à rien que je m'en rende compte
C'est moi seule, si je ne me trompe,
Qui aurai eu le malheur de provoquer sa mort.
La flèche qui l'a touché, je sais que même Chiron,
Un Dieu, en a subi les effets, tout être
Qu'elle touche, elle le détruit ; le poison noir
Du sang coulant de sa blessure,
Comment ne le tuerait-il pas, lui ? C'est inévitable, je crois.
En tout cas, c'est décidé ; s'il doit y perdre la vie,
Je n'attendrai pas, je mourrai, moi aussi, avec lui ;
Rester en vie, avec une méchante réputation, ce n'est pas supportable,
Pour qui se fait une règle de rester irréprochable.

LE CORYPHÉE

Nous devons nous attendre à de terribles catastrophes,
Mais ne pas perdre espoir, avant qu'elles se produisent.

DÉJANIRE

Ce n'est pas possible : après un tel faux pas,
Il n'y a pas d'espoir auquel se raccrocher.

LE CORYPHÉE

Mais lorsque l'on n'a pas voulu commettre une erreur,
Le ressentiment s'atténue. Et c'est le cas pour toi.

DÉJANIRE

Pour parler ainsi, il faut n'avoir pris aucune part
À un malheur, ne rien avoir de grave à se reprocher.

LE CORYPHÉE

Tu ferais mieux de ne rien ajouter de plus,
Si tu ne veux pas avouer quelque chose à ton fils ; il est là,
Celui qui était parti à la recherche de son père.

HYLLOS

Oh, ma mère, il est une chose parmi trois que j'aimerais choisir,
Que tu ne sois plus en vie ; ou, si tu étais vivante,
Que tu sois appelée la mère d'un autre ; ou que tu aies éprouvé
De meilleurs sentiments que ceux qui sont maintenant les tiens.

DÉJANIRE

D'où vient, mon enfant, cette horreur que je t'inspire ?

HYLLOS

Ton mari, sache-le, mon père, dis-je,
Tu l'as tué, aujourd'hui même.

DÉJANIRE

Pauvre de moi, pourquoi prononces-tu ce mot, mon enfant ?

HYLLOS

Un mot qui ne peut être contredit par les faits ; ce qui s'est passé,
Au vu de tous, qui pourrait empêcher que cela se soit passé ?

DÉJANIRE

Qu'as-tu dit, mon enfant ? De qui tiens-tu
Que j'aie commis un acte aussi épouvantable ?

HYLLOS

J'ai assisté aux souffrances que mon père a endurées,
Je les ai vues de mes propres yeux, je n'en ai pas entendu parler.

DÉJANIRE

Où l'as-tu rejoint, pour te trouver près de lui ?

HYLLOS

Si tu tiens à le savoir, je suis bien obligé de tout te dire.
Il revenait, après avoir détruit l'illustre Cité d'Eurytos,

Il rapportait les trophées et les prémices de sa victoire ;
Il est un promontoire battu par les flots, le cap
Cénéé, c'est là que, pour Zeus, son père, il trace l'enceinte
D'un autel, les limites d'un bois sacré ;
C'est là que je l'ai retrouvé, le cœur débordant de joie.
Il s'apprêtait à immoler un grand nombre de victimes,
Quant survint son héraut Lichas, il venait de chez lui
Avec ton présent, cette nouvelle tunique.
Il l'enfila, comme tu l'en avais prié,
Puis sacrifia douze taureaux magnifiques,
Des prémices de son butin ; entre-temps, il ramène
Cent têtes de bétail en tout, de toutes sortes.
Au début, le malheureux, plein de joie,
Tout fier de sa superbe tunique, se met à invoquer les Dieux.
On venait d'allumer le feu des cérémonies sacrées, la flamme
Jaillit, ravivée par le sang et le bois dégoulinant de résine,
La sueur suinte sur sa peau, le tissu se colle à ses flancs,
Comme à ceux d'un ouvrier en plein travail,
La tunique adhère à ses membres ; il est secoué jusqu'aux os
De convulsions ; comme s'il était dévoré
Par le venin d'une vipère féroce et mortelle.
Il apostrophe alors, en poussant de grands cris, le pauvre
Lichas, qui n'est en rien coupable de ton crime,
Lui demandant ce qu'il cherchait en lui apportant cette tunique.
Le malheureux n'était au courant de rien, il a juste dit que c'était
Ton cadeau à toi, tel qu'on le lui avait remis.
En l'écoutant, Héraclès est pris d'une atroce
Convulsion qui lui coupe la respiration,
Il le saisit à la cheville, au niveau de l'articulation,
Et le précipite sur un rocher qui affleure dans la mer ;
Il fait jaillir la blanche moelle de ses cheveux,
Dans un mélange d'os fracassés et de sang.
Le peuple entier laisse échapper un gémissement,
Devant ce fou furieux, et ce cadavre.
Mais personne n'ose lui faire face ;
Il se tord sur le sol, se jette en l'air, il hurle,
Il pousse des cris perçants qui se répercutent sur les rochers,
Les falaises de la Locride, et les côtes escarpées de l'Eubée.
Quand il a cessé, le malheureux de se jeter sans cesse
Sur le sol, et de pousser des cris déchirants,
De maudire ta couche funeste, la tienne,
Malheureuse, son entrée dans la famille d'Enée,

Qui lui a donné la femme qui mettrait fin à sa vie,
 À travers la brume qui les voile, il a levé
 Ses yeux hagards, il m'a vu au milieu de la foule,
 Baigné de larmes, il me regarde, il m'appelle :
 "Ô mon enfant, viens, ne fuis pas le mal dont je souffre ;
 Même s'il te faut en mourant, mourir avec moi ;
 Prends-moi dans tes bras, emporte-moi, et surtout laisse-moi
 Dans un endroit où plus aucun mortel ne me verra ;
 Et si tu es retenu par ta pitié; emmène-moi loin de cette terre,
 Au plus vite ; que je ne meure pas ici."
 C'est ce qu'il m'a demandé ; nous l'avons placé au fond
 D'un bateau, nous avons eu du mal à l'amener jusqu'ici,
 Il était pris de spasmes, il rugissait ; Vous allez tout de suite
 Le revoir vivant, ou tout juste après sa mort.
 Vous avez préparé, ma mère, cet attentat contre mon père,
 Vous l'avez exécuté, on vous a prise sur le fait, puissent la Justice Vengeresse
 Et l'Érinye réclamer leur dû ; si les lois divines me le permettent,
 Et elles me le permettent, puis que tu m'en donnes toi-même le droit,
 Car tu as tué le meilleur des hommes sur cette terre,
 Un homme tel que tu n'en verras jamais d'autre.

LE CORYPHÉE

Pourquoi t'en vas-tu sans rien dire ? Ne sais-tu pas
 Qu'en te taisant, tu donnes raison à celui qui t'accuse ?

HYLLOS

Laissez-la partir. Qu'elle disparaisse
 Loin de mes yeux et bon vent !
 Pourquoi se parer en outre du noble titre
 De mère, quand l'on ne se comporte en rien comme une mère ?
 Qu'elle s'en aille, tant mieux pour elle ! Et qu'elle goûte
 Elle même les plaisirs qu'elle donne à mon père.

LE CHŒUR

*Voyez, mes enfants, avec quelle rapidité nous atteint
 L'oracle divin,
 L'expression d'une sagesse venue du fond des âges,
 Qui a prédit qu'à la fin du dernier mois
 De la douzième année, s'achèveraient les terribles épreuves
 Du véritable fils de Zeus
 Au moment précis fixé par le sort,
 C'est arrivé ; Comment un homme qui ne voit plus rien
 Peut-il, mort, être astreint à des tâches harassantes ?*

*Si dans le filet mortel du Centaure
La Nécessité aux ruses infinies passe un tel baume
Sur ses flancs, ce poison qui se consume,
Né de la mort, nourri par le dragon aux reflets chatoyants,
Comment verrait-il encore renaître le soleil,
Consumé par l'Ombre
Terrifiante de l'Hydre,
Cependant que sous sa robe noire, il l'accable,
L'aiguillon sanglant de ses mots trompeurs qui bouillonne ;*

*La malheureuse n'a pas hésité,
Elle a vu l'horrible menace qui planait sur elle,
L'imminence de nouvelles noces ; certaines choses, elle ne les a pas
Comprises ; pour d'autres, elle a suivi
Les conseils d'un étranger qui lui faisait espérer une fatale réconciliation,
Sans doute se lamente-t-elle sur ce qu'elle a fait ;
Sans doute verse-t-elle en abondance
La tendre rosée de ses larmes.
Le Destin qui s'avance lui montre clairement
L'étendue du désastre et le résultat de cette machination.*

850

*Un flot de larmes a jailli de nos yeux :
La maladie gagne, hélas tout son corps,
Jamais, à cause de ses ennemis, homme si illustre n'a été
Atteint d'un mal aussi cruel.
Ô pointe sanglante d'une lance admirable,
Cela ne t'a pas pris de temps de ramener
Cette jeune fille des hauteurs
De l'Æchalie, après avoir combattu.
Et Cypris qui l'a secondée, quoi qu'elle se taise,
Est apparue clairement comme l'instrument de ces malheurs.*

DEMI-CHOEUR

*N'est-ce qu'une impression? N'est-ce pas un gémissement
Que j'entends à l'intérieur ? cela vient justement du palais.*

DEMI-CHŒUR

*Cette voix, on ne peut s'y tromper ; c'est une plainte
Désespérée. Il se passe quelque chose sous ce toit.*

LE CHORYPHÉE

Regarde la,
Cette vieille qui s'avance vers nous, bouleversée,
Le visage défait, elle va nous dire quelque chose.

LA NOURRICE

Mes enfants, ce ne sont pas de petits malheurs
Que nous apporte le cadeau qu'on a envoyé à Héraclès.

LE CORYPHÉE

Que nous dis-tu là, vieille femme, qu'est-il arrivé ?

LA NOURRICE

Déjanire a entamé son tout dernier
Voyage, sans faire un pas.

LE CORYPHÉE

Elle n'est quand même pas morte ?

LA NOURRICE

Tu as bien entendu.

LE CORYPHÉE

Elle est morte, la pauvre femme ?

LA NOURRICE

Je te le dis pour la deuxième fois.

LE CORYPHÉE

Quelle fin misérable ! Comment dis-tu qu'elle est morte ?

LA NOURRICE

De la façon la plus cruelle, si l'on en croit le résultat.

LE CHŒUR

Dis-moi, femme, comment cela s'est passé.

LA NOURRICE

Elle s'est elle-même donné la mort.

LE CHŒUR

*De quelle rage, de quel coup de folie
A-t-elle été saisie pour se frapper d'une arme
Cruelle ? Comment a-t-elle fauché
Une vie après l'autre
À elle seule ?*

LA NOURRICE

*Elle a choisi le funeste
Tranchant d'une lame.*

LE CHŒUR

Et tu as assisté, pauvre folle, à cette horrible scène ?

LA NOURRICE

J'y ai assisté, j'étais là, près d'elle.

LE CHŒUR

Qui a donné ce coup ? Comment ? Dis-le nous.

LA NOURRICE

Elle se l'est elle-même donné, de ses propres mains.

LE CHŒUR

Que dis-tu ?

LA NOURRICE

La vérité.

LE CHŒUR

*Elle a mis, elle a mis au monde une fille puissante,
Cette jeune femme à ces nouvelles noces,
L'Érinnye qu'elle a introduit dans ce palais.*

LA NOURRICE

*Elle est vraiment terrible, si tu avais été là, près d'elle ;
Si tu avais vu ce qu'elle a fait, tu la plaindrais vraiment.*

LE CHŒUR

Et c'est une main de femme qui a eu ce courage ?

LA NOURRICE

*Ce terrible courage ; écoute, tu pourras témoigner pour moi.
Lorsqu'elle fut rentrée seule à l'intérieur du palais,
Et qu'elle eut vu son fils, dans la cour, avec des couvertures,
Préparer une civière, pour revenir ensuite auprès de son père,
Elle s'est tapie à l'intérieur, pour que personne ne la vît,
Elle se jetait au pied des autels en hurlant
Qu'elle n'avait plus personne, elle pleurait
En touchant les outils dont elle se servait, la malheureuse ;
Elle errait çà et là, dans le palais,
Pour voir si elle apercevait l'un de ses serviteurs les plus chers,
Elle pleurait, la pauvre femme, quand elle en voyait un,
Elle évoquait son propre destin,
Et sa demeure désormais sans enfants.
Là-dessus, je la vois soudain
Se précipiter dans la chambre d'Héraclès.
Je la suivais des yeux, dans l'ombre,
Je la surveillais. Je la vois étendre
Ses couvertures sur la couche d'Héraclès ;
Quand elle a fini, elle saute dessus,
Elle s'assied juste au milieu du lit ;
Elle éclate en sanglots, elle pleure à chaudes larmes,
En disant : " Ô lit, Ô chambre nuptiale,
Je vous dis adieu pour toujours, jamais plus*

Vous ne m'accueillerez sur cette couche comme une épouse."
Elle n'en dit pas plus. Sans hésiter,
Elle dégrafe sa robe, là où, par une broche en or,
Elle est fixée au-dessus de ses seins, elle découvre
Entièrement son flanc et son bras gauche.
Je suis partie en courant aussi vite que je le pouvais,
Dire à son fils ce qu'elle se prépare à faire,
Mais, le temps d'arriver et de nous précipiter près d'elle,
Nous la voyons frappée de deux coups de poignard
Au côté, sous le foie et sous le diaphragme.
À cette vue, son fils gémit ; le malheureux se rend compte
Que c'est lui qui l'y a poussée en s'emportant,
Il apprend trop tard par les gens de la maison
Qu'elle a agi malgré elle, sous l'influence du Centaure.
Désespéré, il se répand alors
En plaintes sans fin, il se lamente,
Pose ses lèvres sur les siennes, s'étend à côté d'elle,
Côte à côte, il gémit encore et encore,
Pour lui avoir à tort lancé une terrible accusation.
Il pleure parce qu'il est à présent doublement orphelin,
De son père et d'elle à la fois.
Voilà où l'on en est ; quand l'on fait
Des projets pour deux jours ou plus,
Ça ne rime à rien ; il n'est de lendemain,
Qu'une fois bien franchi le cap du jour qui le précède.

LE CHŒUR

*Sur quels malheurs dois-je d'abord me lamenter
Quels sont ceux qui nous accablent le plus ?
Pauvre de moi, je ne puis me prononcer là-dessus.*

*Les uns, nous les avons sous les yeux dans ce palais,
Les autres, nous attendons de les connaître, dans l'angoisse,
Il est aussi terrible de les vivre que de s'y attendre.*

950

*Si un vent pouvait
Se lever ici
Et m'emporter ; j'ai tellement
Peur de mourir
D'effroi en voyant
Le vaillant fils de Zeus*

*Il se tord dans des souffrances qu'on ne peut soulager,
Il s'approche du palais, à ce qu'on dit,
C'est un spectacle innommable.*

*Il est tout près, il n'est pas loin,
Le malheur qui me faisait, en pleurant, pousser les cris aigus d'un rossignol,
Voici un groupe d'étrangers.
Ils le portent d'une façon... Quelles
Prévenances, quelle gravité
Dans leur démarche, quel silence !
Ah ! Il se laisse porter sans proférer un mot,
Que faut-il en penser ?
Est-il mort, ou simplement endormi ?*

HYLLOS

Pauvre de moi,
Tu me laisses, mon père, en plein désarroi.
Comme je souffre ; à quoi dois-je penser, pauvre de moi ?

LE VIEILLARD

Tais-toi, mon enfant, ne va pas réveiller
La terrible souffrance de ton père, et sa rage ;
Il est vivant, c'est une défaillance ; Mords-toi
Les lèvres.

HYLLOS

Que dis-tu là, vieillard ? Il est vivant ?

LE VIEILLARD

Ne le réveille pas, il est encore plongé dans le sommeil,
Tu vas exciter et raviver
Ces terribles souffrances
Qui reviennent par accès, mon enfant.

HYLLOS

Mais, sur moi, pauvre de moi,
Pèse un poids immense ; mon cœur est accablé de douleur.

HÉRACLÈS

Ô Zeus,
Quelle est cette terre où j'arrive ? Chez quels mortels
Me trouvé-je étendu en prise à des souffrances
Qui n'en finissent pas ? Que me faut-il endurer !
Ce poison se remet à me ronger les chairs. Je n'en peux plus.

LE VIEILLARD

Tu le savais bien combien il valait mieux
Te taire et cacher tes émotions, au lieu de dissiper

Le sommeil qui appesantissait
Sa tête et ses paupières.

HYLLOS

C'est que je ne puis
Me résigner à le voir dans cet état.

HÉRACLÈS

Ô toi, Cap Cénéen que j'ai couvert de mes autels,
Pour de tels sacrifices, quelle façon
De me montrer ta reconnaissance, Ô Zeus ;
Quel atroce traitement tu m'as infligé ;
Comme j'aurais voulu, pauvre de moi,
Ne jamais l'avoir vu de mes yeux, de ne pas avoir vu
S'épanouir en moi cette insoutenable frénésie.

Quel magicien, quel grand
Médecin pourra apaiser mes tourments,
À part Zeus.

Si je pouvais entrevoir un tel miracle !

Ah ! Ah !

Laissez moi, que je suis malheureux,

Dormir enfin, comme je souffre.

Où me touches-tu ? Dans quel sens essaies-tu de me tourner ?

Tu vas me tuer, tu vas me tuer,

Ça s'était calmé, et voilà que ça recommence.

1000

Ça s'accroche à ma peau, c'est affreux, ça me reprend. D'où êtes-vous, vous, les plus ingrats de tous les Grecs ; j'ai si souvent purgé de tous ses monstres les mers et les forêts, je suis à bout, pour ainsi dire mort ; et maintenant que vous me voyez dans cet état, pas un seul bûcher, pas une seule lame pour en finir avec moi.

Ah ! Ah !

Personne pour venir une bonne fois pour toutes

Couper le cou à ce misérable, je n'en puis plus.

LE VIEILLARD

Tu es, mon enfant, le fils de cet homme, c'est là une tâche qui dépasse mes forces ; prête-moi main forte ; tes bras sont deux fois plus puissants que les miens.

HYLLOS

Je le tiens ;

Mais j'ai beau chercher en moi, et ailleurs le moyen de le faire,

Il ne m'est pas possible de lui faire oublier sa douleur ; ce sont là des épreuves que Zeus nous impose.

HÉRACLÈS

Ah ! Ah!

*Où es-tu, mon enfant? Prends-moi par là, oui,
Par là, pour me soulever. Ah ! Ah là, là, Seigneur !*

Il revient à toute vitesse, il revient ce mal

Affreux qui me tue,

Ce mal terrible, ce mal insupportable.

Ô Pallas, Pallas, voilà que ça me reprend. Mon enfant, aie pitié de ton père, prends ton épée, on ne t'en voudra pas, frappe au-dessous de l'épaule, apaise la douleur qui me rend fou ; c'est ta mère qui me l'a infligée, au mépris de toute divinité ; comme j'aimerais la voir s'écrouler comme moi, exactement comme moi, de la même façon qu'elle m'a tué.

Ah ! Ah !

Ô toi, issu du même sang que Zeus, Hadès, plein de douceur,

Fais-moi dormir, dormir,

Achève ce malheureux, et que sa mort arrive à tire d'aile.

LE CORYPHÉE

Je frémis, mes amies, en entendant les malheurs

De notre Maître, un tel homme, en proie à de telles souffrances.

HÉRAKLÈS

Je me suis tant de fois consumé, c'est si dur d'en parler,

Je m'y suis usé les mains, brisé le dos ;

Jamais l'épouse de Zeus, ni l'infâme Eurysthée

Ne m'ont infligé quoi que ce soit de comparable

À ce dont la fille perfide d'Ænée

A enveloppé mes épaules, à ce filet

Tissé par les Érinyes, qui me tue.

Il s'accroche à mes flancs, il fouille au plus profond

De ma chair, il s'en repaît, et la partie de mes artères

Qui enveloppe mes poumons, il la dévore : mon sang,

Il l'a englouti tout frais, je sens mon corps se consumer

Sous ces liens innommables qui m'enserrent

Et cela, ni un lance en rase campagne, ni la guerre

Contre les Géants nés de la terre, ni la force d'une bête,

Ni la Grèce, aucun pays au langage barbare, aucun

Que je sois venu purger de ses monstres, ne l'ont fait ;

Une femme, une simple femme, qui n'avait rien d'un homme,

Est venue seule à bout de moi, sans se servir d'un poignard.

Ô mon enfant, sois pour moi le vrai fils de ton père,

N'accorde pas plus d'estime au nom de mère.

Va de tes propres mains, la traîner hors de ce palais,

Mets-la entre les miennes, celle qui t'a mis au monde, que je sache vraiment
Si tu es plus sensible à ma douleur qu'à la sienne, en la voyant
Dans le triste état où la mettra la justice que j'exercerai sur elle.
Vas-y, mon fils, courage, aie pitié de moi
Qui en mérite tant, qui, comme une fille,
Hurle et pleure ; et cela personne ne peut
Dire qu'il a vu l'homme que je suis le faire ;
J'ai toujours enduré sans broncher mes malheurs ;
C'en est fait, maintenant, je ne suis plus qu'une femme.
Viens, approche-toi, reste là, près de ton père,
Regarde ce qui m'arrive, comme je souffre ;
Je vais me découvrir pour mieux te le montrer.
Regarde, regardez tous cette misérable carcasse,
Regardez ce pauvre hère, comme je suis à plaindre.
Ah ! C'en est trop, Ah !
Ça me brûle encore, c'est un affreux spasme
Qui transperce mes poumons, elle ne me laissera aucun répit,
Semble-t-il, cette atroce maladie qui me dévore.
Prince Hadès, accueille-moi ;
Éclair de Zeus, frappe-moi ;
Brandis-la, Maître, et lance-la,
Mon père, ta foudre !... Voilà que ça me ronge à nouveau,
Ça s'épanouit, ça se répand. Ô mes mains, mes mains,
Ô mon dos, ma poitrine, ô vous, mes bras, mes amis,
Voilà où vous en êtes, vous qui êtes venus à bout
De la bête de Némée, du fléau des bouviers,
De ce lion, ce monstre inflexible et terrifiant,
Vous en avez eu la force, de l'Hydre de Lerne ;
L'horrible cavalerie de ces êtres féroces, des hybrides
Violents, déchaînés, sans lois, d'une force extraordinaire ;
Et la bête d'Érymanthe, et, sous la terre,
Le chien d'Hadès à trois têtes, un monstre invincible,
Né de la terrible Échidna, et le dragon qui gardait
Les pommes d'or, au fin fond de notre monde ;
J'ai supporté le poids de milliers d'autres travaux,
Et aucun être n'a triomphé de mes bras.
Me voici à présent défait, brisé,
Anéanti par une puissance aveugle, je n'en puis plus,
Moi qui tiens mon nom d'une femme admirable,
Dont on proclame que je suis né de Zeus qui règne sur le Ciel.
En tout cas, sachez-le : même si j'étais réduit à rien
Et incapable de bouger, celle qui est la cause de tout cela,

Je l'anéantirai, dans l'état où je suis ; qu'elle vienne, seulement,
Elle en apprendra assez pour aller annoncer à tous
Que vivant, ou en mourant, j'ai châtié les méchants.

LE CORYPHÉE

Ô malheureuse Grèce, quel deuil sera le tien, je le vois,
Lorsque tu auras perdu un tel homme.

HYLLOS

Puisque tu me laisses, mon père, une occasion de te répondre,
En gardant le silence, écoute-moi, malgré tes souffrances.
Ce que je vais te demander, tu te dois de me l'accorder.
Remets-t-en à moi, tu ne seras plus autant rongé
Par la colère ; tu ne saurais pas, sinon, vraiment,
Ce qu'il en est de tes désirs, et ce dont tu as tort de souffrir.

HÉRACLÈS

Finis-en, dis-moi ce que tu tiens à me dire ; j'ai trop mal
Pour entrer dans de telles subtilités.

HYLLOS

C'est de ma mère que je viens te parler, je veux te dire
Où elle en est, après s'être malgré elle si mal conduite.

HÉRACLÈS

Ô toi, le pire de tous les hommes, tu as le front de me rappeler
Cette mère qui a tué ton père, et tu veux que je t'écoute ?

HYLLOS

Je ne puis me taire, dans de telles circonstances.

HÉRACLÈS

En effet ! Quand on sait ce qu'elle a déjà fait.

HYLLOS

Tu changeras d'avis, après ce qui s'est passé aujourd'hui.

HÉRACLÈS

Parle ; mais fais attention à ce que tu dis.

HYLLOS

Eh bien, elle vient de mourir de ses blessures.

HÉRACLÈS

Qui les lui a infligées ? C'est terrible ! Je n'en reviens pas !

HYLLOS

Elle s'est elle-même donné la mort ; personne ne l'a frappée.

HÉRACLÈS

Quoi ? Avant de mourir, comme elle aurait dû, de ma main ?

HYLLOS

Tu serais furieux pour d'autres raisons, si tu savais tout.

HÉRACLÈS

Tu tiens là un étrange langage ; dis-moi où tu veux en venir.

HYLLOS

Elle a mal agi, en un mot, en voulant bien faire.

HÉRACLÈS

Bien faire ! Misérable ! Ce qu'elle a fait, c'est tuer ton père.

HYLLOS

Elle croyait se servir d'un baume capable de te retenir –
Mal lui en a pris – elle te voyait prêt à en épouser une autre ici.

HÉRACLÈS

Qui a pu lui en donner la recette à Trachis ?

HYLLOS

C'est Nessos qui l'a jadis convaincue
D'employer ce baume pour exaspérer tes désirs.

HÉRACLÈS

C'est vraiment ma chance ! Je suis anéanti ;
C'est fini pour moi, bien fini, je n'entrevois aucune lumière ;
Pauvre de moi. Je mesure l'étendue de mon infortune.
Va, mon fils, tu n'as plus de père ;
Fais venir tous mes enfants, tes frères,
Fais venir la malheureuse Alcmène, pour ce que ça lui a servi
D'être à Zeus ! pour savoir le reste
Des oracles que je suis le seul à connaître.

1150

HYLLOS

Mais ta mère n'est pas ici, elle est au bord de la mer
À Tirynthe où elle est allée s'installer.
Elle a pris quelques-uns de tes enfants qu'elle élève elle-même.
Les autres, sache-le, vivent dans la citadelle de Thèbes.
Et nous, qui sommes là, s'il y a, mon père, quelque chose
À faire, parle, nous sommes prêts à suivre tes ordres.

HÉRACLÈS

Bon, écoute ce que j'attends de toi ; le moment est venu
De montrer l'homme que tu es, toi qui portes mon nom.
Mon père m'a jadis fait une prophétie :
Je ne serais tué par aucun être qui respire,
Mais par un mort, par un hôte d'Hadès.
Il s'agissait du Centaure, de cette bête qui a réalisé le divin
Oracle, c'est ainsi que mort, il m'a tué, moi qui étais vivant.
Et ce n'est pas tout, je te révélerai d'autres prédictions
Qui le confirment, elles m'ont été faites jadis,
Je m'étais engagé dans les forêts des Selles,
Des montagnards qui couchent par terre, j'ai noté
Ce que me disait le chêne de mon père, aux mille voix :
Si je me retrouvais à ce moment précis vivant et à cet endroit,

Toutes les épreuves qui m'avaient été infligées,
J'en verrais la fin. Et je pensais connaître alors le bonheur ;
Mais il n'était question que de ma mort ;
Ceux qui sont morts, c'en est fini de leurs épreuves.
Maintenant que tout est clair et s'accomplit, mon fils,
Il te faut combattre aux côtés de l'homme que je suis à présent,
Et ne pas attendre que ma bouche trahisse mon impatience.
Ne résiste pas, aide-moi, il n'est pas de loi
Plus belle, comprends-le, que celle qui dit d'obéir à son père.

HYLLOS

Je suis inquiet, mon père, du tour que prennent
Nos paroles, mais je suivrai tes instructions.

HÉRACLÈS

Pour commencer, avance vers moi ta main droite.

HYLLOS

Pourquoi me demandes-tu d'accomplir un acte aussi solennel ?

HÉRACLÈS

Qu'attends-tu ? Tu ne vas pas me lâcher ?

HYLLOS

La voici. Tu n'entendras plus aucune objection.

HÉRACLÈS

Jure par la tête de Zeus qui m'a engendré...

HYLLOS

De quoi faire ? Vas-tu me le dire, enfin ?

HÉRACLÈS

D'accomplir jusqu'au bout les actes que je te dirai.

HYLLOS

J'en fais le serment, en prenant Zeus à témoin.

HÉRACLÈS

Si tu t'en écarter, demande-lui de t'accabler de malheurs.

HYLLOS

Aucune chance, je le respecterai. Mais je me soumets à ce vœu.

HÉRACLÈS

Connais-tu le plus haut sommet de l'Œta, la montagne de Zeus ?

HYLLOS

Je le connais, j'y ai souvent offert des sacrifices.

HÉRACLÈS

Tu vas maintenant me prendre dans tes bras

À toi et, avec tous les amis dont tu auras besoin,

Il faut énormément de bois, des chênes aux racines profondes,

Tu les abatras, tu couperas aussi une bonne quantité

De branches d'olivier sauvage, tu jetteras mon corps là-dessus ;

Avec une torche allumée, gorgée de résine,
 Tu y mettras le feu. Pas de larmes, ni de gémissements,
 Fais-le sans te plaindre, les yeux secs, si tu es bien
 Issu de moi, je t'attendrai sinon, et même au fond
 Des enfers, je te ferai sentir le poids de ma malédiction.

HYLLOS

Que dis-tu, mon père ? Qu'exiges-tu de moi ?

HÉRACLÈS

De faire ce qu'il faut ; sinon, sois le fils
 D'un autre père, et ne porte plus mon nom.

HYLLOS

Hélas ! Hélas ! À quoi me forces-tu, mon père !
 À être ton assassin, à avoir ton sang sur les mains !

HÉRACLÈS

Tout au contraire ! Tu es le seul à pouvoir me guérir,
 Le seul à pouvoir trouver un remède à tous mes maux.

HYLLOS

Mais comment soignerai-je ton corps, en le faisant brûler ?

HÉRACLÈS

Si c'est cela qui t'épouvante, charge-toi du reste.

HYLLOS

Je ne refuserai pas de te porter là-bas.

HÉRACLÈS

Ni de dresser ce bûcher, comme je te l'ai dit ?

HYLLOS

Tout ce que tu voudras, sans y mettre moi-même la main.
 Je ferai tout le reste. Ne t'inquiète pas, je ne m'y opposerai pas.

HÉRACLÈS

Je m'en contenterai ; tu m'as déjà rendu d'immenses services,
 Accorde-moi une faveur insignifiante à côté.

HYLLOS

Même si c'en est une grande, je le ferai.

HÉRACLÈS

Tu dois connaître la fille d'Eurytos ?

HYLLOS

Tu parles d'Iole, si je ne me trompe.

HÉRACLÈS

Tu m'as bien compris. Voici ce que je te demande, mon enfant :
 Cette femme, à ma mort, si tu veux te conduire
 Comme un bon fils, et respecter les serments faits à ton père,
 Prends-la pour femme, ne le refuse pas à ton père.
 Aucun autre homme que toi – elle a dormi

À mes côtés – ne doit disposer d'elle.
Crois-moi ; tu as accepté des tâches autrement difficiles,
En me refusant ce petit service, tu perds les droits que tu avais à ma reconnaissance.

HYLLOS

Ah ! C'est une mauvaise action de s'emporter contre un malade,
Mais qui pourrait supporter de le voir se mettre une telle idée en tête ?

HÉRACLÈS

Si je comprends bien, tu ne feras rien de ce que je te dis.

HYLLOS

Mais qui... C'est à cause d'elle seule que ma mère est morte,
Et que, toi aussi, tu te trouves dans cet état,
Qui, à moins d'être sous l'emprise de quelque démon,
L'accepterait ? Je préférerais mourir, mon père,
Que de vivre avec ce qui me fait le plus d'horreur.

HÉRACLÈS

À ce qu'on dirait, cet homme ne veut pas me rendre les devoirs
Que l'on doit à un mourant. La malédiction des dieux
Va tomber sur toi, puisque tu n'obtempères pas à mes paroles.

HYLLOS

Je sens que tu vas te mettre bientôt à délirer.

HÉRACLÈS

Pourquoi réveilles-tu un mal qui s'était assoupi ?

HYLLOS

Je n'en peux plus ; je ne sais plus où j'en suis.

HÉRACLÈS

Tu crois pouvoir refuser d'obéir à ton père.

HYLLOS

Dois-je apprendre à commettre des sacrilèges, mon père ?

HÉRACLÈS

Ce n'est pas un sacrilège de répondre à mes désirs.

HYLLOS

C'est ton dernier mot ? Il faut que je le fasse ?

HÉRACLÈS

Il le faut. Et j'en prends les dieux à témoin.

HYLLOS

Je le ferai donc. Je ne me déroberai pas; mais je montrerai
Aux Dieux que c'est ton œuvre ; pas question
Que je passe pour un méchant, en t'obéissant, mon père.

HÉRACLÈS

Tu prends là une bonne décision ; et acquitte-toi aussi
Sans tarder, mon fils, de ta dernière tâche, avant que je sois pris
D'une convulsion ou d'un élanement , pose-moi sur le bûcher.

Allez ! Faites vite, soulevez-moi ; Je suis arrivé au bout
De mes souffrances, c'est là que tout se termine pour moi.

HYLLOS

Plus rien ne nous empêche, de mener à bien cette tâche,
Puisque tu l'exiges et que tu nous y contrains, mon père.

HÉRACLÈS

Vas-y, commence, avant le retour
De la douleur ; ô mon âme sans faille,
Applique à ta bouche un sceau d'acier,
Mets un terme à tes cris, c'est avec joie
Que tu vas venir à bout d'une tâche aussi ingrate.

HYLLOS

Prenez-le, mes amis, il faudra montrer
Envers moi beaucoup d'indulgence,
Car vous savez que les dieux montrent beaucoup
D'indifférence devant ce qu'il nous reste à accomplir.
Ils font des enfants, on proclame qu'ils en sont
Les pères, et ils assistent sans broncher à de telles souffrances !
Personne ne voit l'avenir,
Ce qui se passe à présent nous accable,
Et les déshonore,
Et celui qui en souffre le plus, de tous les hommes,
C'est la victime d'une telle fatalité.

LE CORYPHÉE

Ne reste pas là, ma fille, loin de ce palais,
Tu as vu des morts inoubliables, extraordinaires,
Bien des souffrances inimaginables.
Il n'est rien là dedans qui ne vienne de Zeus.

LA TUNIQUE DE NESSOS (Glose)

Une provocation manifeste. Que la femme du maraîcher voie régulièrement apparaître de nouveaux manuscrits du bisaïeul d'icelui, passe encore. S'ils sont apocryphes, au moins a-t-on pris soin d'imiter l'écriture du disparu. Mais il semble que l'on ne prenne plus la peine de se maintenir dans les bornes du vraisemblable. Comment le bisaïeul aurait-il pu commettre cette plate ritournelle ?

Ne venez pas ma chère
Ne venez pas chez moi
Tous les chats de gouttière
Chantent mon désarroi

Ne venez pas ma chère
Ne venez pas chez moi
La nuit m'est familière
Pour mettre tout à plat

Ne venez pas ma chère
Ne venez pas chez moi
Il n'y a plus rien à faire
La mort pèse son poids

Ne venez pas ma chère
Ne venez pas chez moi
J'ai vidé la saucière
Je compte sur mes doigts

Ne venez pas ma chère
Ne venez pas chez moi
J'n'appell'rai pas ma mère
'on se trouve entre soi

Ne venez pas ma chère
Ne venez pas chez moi
Ma tête est la volière
De nos plus doux ébats

Ne venez pas ma chère
Ne venez pas chez moi
Chacun son ardoisière
L'ardoise l'on verra

Ne venez pas ma chère
Ne venez pas chez moi
Plus besoin d'infirmière
Ni de certificat

Ne venez pas ma chère
Ne venez pas chez moi
Mes plus belles chimères
On en fera un tas

Ne venez pas ma chère
Ne venez pas chez moi
Je jette mes œillères
Et laisse mes regrats

Ne venez pas ma chère
Ne venez pas chez moi
Il n'y a plus de mystère
Rien qu'un tas de gravats

Ne venez pas ma chère
Ne venez pas chez moi
Il faut qu'on m'incinère
Dans des planches de bois

Ne venez pas ma chère
Ne venez pas chez moi
Il faudra bien s'y faire
Je n'ai plus de chez moi

Fred Caulan a jeté un œil sur les deux premières strophes, avant de se lancer dans une lecture à haute voix, en ménageant des pauses à certains endroits.

- Simple ritournelle, sans doute, fait-il. Mais qui relève d'un genre des plus nobles, celui du congé. Nous avons constaté le goût du poète pour les sonnets. Un sonnet compte quatorze vers, ce poème compte quatorze strophes. L'on aura voulu vous faire un clin d'œil.

Quand il se trouve en présence d'une belle mystification, l'honnête homme se doit

d'apporter sa pierre à l'édifice. Il n'y a que les béotiens pour claironner qu'ils ne sont pas dupes.

Un imperceptible clin d'œil au maraîcher, qui caresse un topinambour, avant de poursuivre la démonstration :

- Le brave homme en est arrivé au point où l'on n'a plus besoin de tendresse, ni de compagnie. La tristesse relève de la courtoisie, l'ironie est une marque de savoir-vivre. Vrai, c'est bien plus profond qu'il n'y paraît.

Les élégies ont l'avantage d'entretenir des illusions, que les tragiques athéniens ne prenaient pas la peine de flatter. L'on peut mettre un voile sur la brutalité de notre fonds, ignorer que nous sommes tous capables de nous transformer en autant de catastrophes naturelles, et que nous serons un jour ou l'autre obligés d'en essayer les effets. Sommes-nous encore capables d'entrevoir les forces qui nous travaillent et nous échappent ? Sous couleur de les canaliser, certains doctes en ont fait le thème de jeux de société dont ils peinent à définir les règles. Marcel Couquemal faisait grand cas des leçons que nous prodiguent les grands tragiques, dont il ne faut pas retenir que des extraits. Dans les entretiens qu'il conduisait à *La Petite Fille Rousse*, il avait déjà exploré l'œuvre d'Euripide, et n'avait pas été surpris que l'assistance pût offrir des exemples contemporains. Cela fait cinq ans que ses cendres ont été dispersées par un fort vent d'Autan, une partie a dû en être entraînée jusqu'à l'entrée de Mondonville. Les voitures stationnées autour du funérarium, suivant le principe qui permet aux plantes de se reproduire en mettant les animaux qui passent à contribution, ont dû en déposer de Cintegabelle à Grisolles, de Puylaurens à l'Isle-Jourdain.

Fred Caulan a voulu lui rendre hommage en s'attaquant à Sophocle sur la terrasse où se réunissent les *Philosophes du Potager*. Marcel Couquemal ne lui a-t-il pas dit un jour : "*Les Trachiniennes* sont comme un adieu à notre brutalité ?" Il en a touché un mot à l'une des nouvelles venues de *La Petite Fille Rousse*, une éminence en la matière, qui mène à la baguette son maigre troupeau de futurs hellénistes, lesquels gémissent sous sa main de fer, mais en redemandent, vu que la dame ne vous dérange pas pour rien. Marie Verbsch ne croit pas aux vertus d'une racoleuse complaisance, et s'en voudrait de confier les grimauds à des esprits flasques se nourrissant d'à peu près. Elle monte rudement la garde aux jurys des concours où elle effraie jusqu'aux examinateurs. Une exigence attentive, et nuancée de l'indulgence que l'on doit à ceux qu'une époque un peu troublée invite à se laisser aller. Sinon, suivant ses termes, il n'est personne qui soit digne de son mépris. L'on porte aux nues son édition savante de Sophocle (où elle fait un sort à chaque nuance. Ah, ses apparats critiques !... Ses suggestions quand le texte est dégradé !...), elle jette son froc aux orties, quand elle en donne une version légèrement différente sous le nom de Fred Bibel, un rigolo qui se ferait impitoyablement recalier à l'agrégation s'il en soumettait des extraits aux doctes. Sans doute Fred Bibel estime-t-il qu'on rend justice à un auteur en se montrant cavalier. Marie Verbsch ne mange pas de ce pain-là.

Ce qu'a dit Couquemal ne lui semble pas a priori inepte. Le docte hésite sur la date de composition des *Trachiniennes*, d'*Ajax* et d'*Antigone*, et il trouve toujours un ou deux

arguments pour justifier sa chronologie. Pourquoi ne pas partir d'autres critères ? Tout part de la tendance d'Héraclès à se croire tout permis. Nous restons dans le domaine bien connu de l'*hubris* des grecs (d'aucuns mettent un *y*) dont Eschyle ne cesse de souligner les dangers. Le vocable démesure ne rend pas tout à fait justice au phénomène. L'avidité des spéculateurs actuels n'en donne qu'une idée approximative.

Le maraîcher connaît le thème. En principe, il ne participe pas aux entretiens. Il a juste dit par politesse, avant de rejoindre ses plate-bandes :

- Ceux qui peuvent se servir ne se connaissent plus.

Une contribution substantielle à ce qui va suivre.

- Les spectateurs de Sophocle connaissaient les mythes, qui sont loin d'être aussi figés qu'on le croit, dit Fred Caulan, et savouraient les variantes. Que savaient-ils au juste ? dit-il en se tournant vers l'épouse du maraîcher. C'est elle, après tout la maîtresse de maison, et elle a dû se préparer.

- Ils connaissent au moins cinq faits. Dans l'ordre : Après avoir tué l'Hydre de Lerne, Héraclès a récupéré son sang empoisonné pour en frotter le bout de ses flèches. Il a conquis Déjanire en affrontant le fleuve Acheloos, qui changeait de forme d'une façon effrayante, se présentant volontiers comme un taureau, un serpent, et un homme horriblement cornu. Le couple a croisé le Centaure Nessos qui servait de passeur : il fait passer Hercule, pas de problème, en faisant passer Déjanire, il essaie de la forcer avec un tel enthousiasme qu'il s'épanche à tout va avant de pouvoir parvenir à ses fins. Hercule l'abat avec une de ses flèches. Avant de mourir, il donne à la bonne femme une recette de Centaure : avec un mélange de son sperme, de son sang, et d'un peu d'huile, on peut se fabriquer un philtre d'amour, je ne vous dis que ça. Quoique marié, Héraclès n'hésite pas à se mettre sur les rangs, dans un concours de tir à l'arc, dont la princesse Iole est l'enjeu. Il gagne, et attend qu'on lui donne le prix de sa victoire. Deux versions : C'est Iole qui refuse de partir avec l'indélicat, déjà marié, et Héraclès tue son père et dévaste son pays, ou ce sont les parents qui se dérobent et le résultat est le même. Certains disent qu'elle aurait essayé de se donner la mort en se précipitant d'un rempart, mais que ses vêtements trop amples se seraient transformés en parachute. Quoi qu'il en soit, Déjanire, qui avait des enfants déjà grands, éprouve quelque inquiétude. Elle se rappelle que la recette du Centaure est censé lui ramener son époux. Sophocle l'a un peu édulcorée. Il ne retient que le sang. Elle passe donc son petit mélange sur une tunique qu'elle lui envoie, avec les effets que l'on sait. Héraclès souffre tant, que son fils Hyllos doit faire brûler son corps pour abrégé ses souffrances. Le bûcher, et la fin du héros font partie du folklore.

Marie Verbch hoche la tête. Elle n'aurait pas fait mieux.

- Nous avons affaire à une dame inquiète. Elle ne cesse de se ronger, d'attendre le retour de son mari, et quand elle apprend que celui-ci ramène une jeune captive dans l'intention de l'épouser, elle est prête à tout pour le garder, y compris au premier expédient auquel elle pense. Dans un premier temps, le spectateur comprend la raison pour laquelle elle s'en sert. Dans un second, l'on voit les effets. Elle s'est donné la mort avant qu'Héraclès paraisse sur la scène, preuve qu'elle déplore les conséquences. Comme elle l'a dit, elle va passer pour une infâme alors qu'elle a voulu bien faire, c'est-à-dire

préservé son foyer, son couple, et son propre statut. C'est la première femme qui provoque des catastrophes avec d'excellentes intentions. Les autres avaient la politesse de vouloir tuer leur époux. Les Danaïdes ont tué leurs cousins qu'elles avaient été forcées d'épouser. Agamemnon a dû épouser Clytemnestre après avoir tué son mari et ses enfants, en prime, il sacrifie sa fille pour obtenir des vents favorables, et revient avec Cassandre. On serait agacé à moins. L'on dit qu'elle a longtemps hésité, pourtant, avant de répondre aux avances d'Égisthe.

- Les dames de Lemnos, continue Fred Caulan, ont exterminé leurs époux parce que ceux-ci les délaissaient, et ceux-ci les ont délaissées parce qu'elles pouvaient, et elles pouvaient parce qu'elles ne rendaient pas à Aphrodite le culte auquel elle avait droit. Déjanire, à côté, est une sainte. Elle n'a jamais envisagé de tuer son mari, elle veut juste le garder.

- Une étrange prétention, dit René Sance, un bouquiniste qui fait les marchés.

- Une étrange faiblesse, dit Isabelle Higère, graphiste de son état, et tribune (elle refuse d'employer le mot tribun) des laissés pour compte, au parti des sans-parti qui vient de recueillir ses dernières signatures pour les présidentielles.

Il y a là aussi Luc Taireux, un analyste qui admire les travaux de Marcel Couquemaal, Nicolas Siffe, un médiéviste qui juge inculte tout individu qui ignore ce qui s'est écrit dans divers dialectes de langue d'oïl et d'oc de l'an mil au règne de Louis XI, Lucie Biline, étudiante de Marie Verbch, et Claudie Férante qui adore écouter, et ne parle guère.

- Au début, dit Nicolas Siffe, j'ai reconnu un thème jamais éculé, celui de l'attente des femmes. Déjanire souffre régulièrement de l'absence d'Héraclès, et cette souffrance est indicible. Encore n'a-t-elle pas à essuyer, comme Pénélope, les insolences d'une foule de prétendants. Nous disposons de tout un fonds de chansons de toile... *Belle doette as fenestres se siet*.

Il ne peut résister à faire profiter l'assistance de la suite qui passe au-dessus de quelques têtes :

Lit en un livre, mais au cuer ne l'en tient :

de son ami Doon li resovient,

q'en autres terres est alez tornoier

E, or en ai dol.

Fred Caulan est ravi :

- Le dol de Déjanire !

L'autre continue :

- Il faudra attendre la Laudine du *Chevalier au Lion* pour faire comprendre aux époux qui partent à l'aventure qu'ils doivent tenir compte de certains engagements.

- Une sorte d'entracte, fait remarquer Isabelle Higère. Guenièvre trompe allègrement le roi Arthur avec Lancelot, et elle fait comprendre à son amant qu'il n'a pas intérêt à oublier, ne serait-ce qu'une seconde, tout ce qu'il lui doit.

- Cela dit, rétorque Fred Caulan, elle reste à la cour du roi Arthur. Un mari est moins attentif qu'un amant aux migraines de sa conjointe. L'univers courtois a ses limites.

La provocation, manifeste, n'est relevée par personne.

Trouvant qu'on s'égaré, Marie Verbch, revient à la pièce :

- Au moins les héros font-ils un effort pour conquérir leur future compagne. Ce n'est pas rien que d'affronter un fleuve monstrueux et bestial. Il ferait beau voir que l'on ait à affronter l'Acheloos tous les matins et tous les soirs.

Isabelle Higère part au quart de tour.

- Si l'on doit faire des efforts pour avoir le droit de baiser sa femme tous les jours que le Bon Dieu fait...

Sentant un piège, elle se tait.

Lucie Biline sourit :

- Mon père disait que les Messieurs passaient devant le Maire pour ne plus avoir à écouter les dames pour baiser, et le Dames, pour ne plus avoir à baiser pour qu'on les écoute. En somme tout le monde attend un sexe sans problème, et des élans qui vont de soi. Jusqu'à la première aubaine qui passe. C'en est fini des travaux d'Hercule, Déjanire espérait l'avoir tout à elle, et voilà qu'il ramène une jeunesse toute fraîche. L'on comprend qu'elle pense à ce que lui a dit ce goujat de Centaure.

Marie Verbch saisit la balle au bond :

- Au moins est-elle consciente de ses droits. En voulant conquérir Iole de haute lutte, Héraclès fausse le jeu. Il se laisse aller à une pulsion qu'il ne se donne même pas la peine de contrôler. Une société policée ne peut se mettre en place que si l'on canalise la bête qui sommeille. Il faut brûler la brute, pour remettre les choses à plat. Le seul tort de Déjanire, c'est d'avoir eu recours à un philtre composé à partir du sang d'un monstre, autrement dit à la force primitive d'un bouquet d'instincts qui ne demandent qu'à se déchaîner.

Fred Caulan n'est pas mécontent du tour que prend la conversation :

- Le poison n'agit que si on l'expose à la lumière, tant qu'il reste enfermé dans un coffre, il ne peut agir. Une intuition intéressante. Osons un anachronisme. L'éducation permet de refermer le coffre sur la sauvagerie du pervers polymorphe, comme dit notre bon maître. Les parents paresseux laissent le coffre entrouvert, les parents indignes le bourrent à mort. C'est le moment d'accorder une pensée émue à la bonne Françoise Dolto. Et de rendre hommage à d'éminents collègues. Personne ne nous a parlé de ce coffre. C'est plus drôle que le péché originel. Un boulet originel... Les enfants poussent comme ils peuvent, en famille ou en meute. Un jour, on trouvera la bonne lime. En attendant, nous sommes obligés de traîner un boulet plus ou moins lourd. Les angoisses de l'homínisation. Déjanire comprend tout quand elle voit un flocon de laine se consumer à la lumière. Elle s'en était servi pour imprégner la fameuse tunique du sang de la bête. Le dramaturge reste pudique. Son public ne veut sans doute pas entendre parler de sperme.

Luc Taireux est prêt à toutes les spéculations :

- Mais l'on garde l'essentiel : le sang de l'hydre, une trace de notre cerveau reptilien, avec toutes ses têtes humaines qui repoussent, celui du centaure, un souvenir du temps où les ongulés ne s'étaient pas encore nettement séparés des primates. Il ne faut pas

oublier que l'embryon passe par toutes les phases de notre évolution avant d'avoir droit au privilège de quitter le liquide amniotique.

- Paix aux mânes de Jung et de Ferenczi, dit Fred Caulan.

- L'Hydre a dû laisser de bons souvenirs, avance René Sance. À preuve que l'on s'efforce de la faire renaître sous une autre forme. C'est ce que d'aucuns appellent la globalisation.

Marie Verbch trouve encore que l'on bat la campagne :

- En tout cas, les efforts consentis par Héraclès pour l'emmener avec lui, ne constituent plus une garantie. Il lui a fallu dévaster toute une région avant d'être à même de lui imposer une rivale qui la supplantera. C'est bien plus grave que les aventures que l'on glane au passage. En utilisant le baume de Nessos, elle défend un droit. L'on s'est battu pour elle.

- La belle affaire ! dit Isabelle Higure.

- Que celle qui n'a jamais voulu pouvoir choisir entre plusieurs prétendants lui jette la première pierre. Avant, c'étaient les parents qui fixaient les enchères ; ce sont maintenant les intéressées, sous nos climats, et je m'en félicite. L'on accepte l'idée qu'une dame doit être conquise et reconquise à chaque instant. C'est normal : depuis toujours les hommes leur ont fait comprendre qu'elles doivent rester aussi désirables. Juste retour des choses. Quelques rustres ne veulent pas le comprendre. Tant pis pour eux. Mais dans les mythes, le fait qu'il faut sortir vainqueur d'un combat réel ou symbolique obéit aux règles du genre. Les paons et les dindons font bien la roue, les bêtes à corne s'entrechoquent à grand fracas, les chats en mars se flanquent les peignées que l'on sait, je ne vois pas pourquoi les futures bêtes à corne ne seraient pas soumises aux mêmes règles.

La vilaine plaisanterie lui vaut les froncements de sourcils de ces messieurs.

- *Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix*, lance Claudie Férante.

- Le père est mort, dit Luc Taireux : une condition nécessaire et suffisante pour que la dame ait le droit de fixer les enchères.

- Ce que veut Déjanire, c'est que l'on ne revienne sur le résultat de ce combat. Le malheur, c'est que ce n'est pas à elle de décider. Et qu'elle commet un crime en voulant réagir. Dans l'esprit des spectateurs, une dame qui ne se résigne pas aux inexcusables caprices de nos esprits changeants ne peut que provoquer des catastrophes. Quand elle mesure l'étendue du désastre, elle n'a plus qu'à se donner la mort. Héraclès, à l'article de la mort, souligne l'atrocité des lois patriarcales en disposant de l'avenir de son fils, qui ne peut échapper aux malédictions paternelles qu'en épousant la cause de tous ses malheurs. Il est évident que les sentiments de la princesse captive n'ont aucune espèce d'importance. On rassurera le public en affirmant que c'est Zeus qui l'a voulu. Un argument décisif, dont nous connaissons les variantes. Une société ne peut reposer que sur des règles stables et acceptées de tous, mais c'est Cypris qui mène le bal. Héraclès peut brûler tranquille. Le monde s'organisera comme il pourra.
